L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

218 | 2016

Varia

La voix qui manque

Jean-Claude Schmitt

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28922>

DOI : 10.4000/lhomme.28922

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 mai 2016

Pagination : 35-43

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-Claude Schmitt, « La voix qui manque », *L'Homme* [En ligne], 218 | 2016, mis en ligne le 19 mai 2018, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28922> ; DOI : 10.4000/lhomme.28922

La voix qui manque

Jean-Claude Schmitt

UN SENTIMENT d'irréalité m'habite depuis la nouvelle, tombée par surprise, de la mort de Daniel. Je refuse l'évidence et m'enfuis dans les souvenirs, veux revivre les rencontres, revoir le visage, ranimer la voix. Depuis quand nous connaissions-nous ? Il m'est impossible de répondre exactement à cette question, tant notre amitié me semble n'avoir pas eu de début. C'était vers 1975, mais je ne retrouve ni le moment précis ni l'occasion exacte de cette première fois. C'était l'époque où le champ universitaire chamboulé après 1968 s'ouvrait grand aux sciences humaines et sociales et à toutes les nouveautés : histoire des marginaux et des exclus, histoire des femmes... Les disciplines abattaient leurs frontières. Je découvrais l'ethnologie, m'appropriais avec d'autres jeunes historiens le questionnaire et les méthodes de l'anthropologie. Une interrogation me taraudait : comment retrouver dans l'histoire européenne la distance culturelle que procurait le « terrain » ? Depuis près de dix ans, de nouvelles voies s'étaient ouvertes en ce sens : Jacques Le Goff avait, dès 1967, osé parler de « traditions folkloriques » dans la culture mérovingienne (1978 : 223-235), rendant une certaine légitimité à une forme de savoir – le folklore – qui semblait surannée et logée aux antipodes des exigences du métier d'historien. Un an plus tôt, Carlo Ginzburg (1980 [1966]) avait tiré des registres d'inquisition frioulans les traces du vieux culte agraire des *Benandanti* et de son acculturation rapide sous la pression de la culture dominante, au cours du XVI^e siècle. En 1971, Jacques Le Goff et Emmanuel Le Roy Ladurie publiaient à quatre mains leur dossier sur Mélusine, depuis le XII^e siècle jusqu'à l'époque moderne, magnifique exemple des avatars de la tradition orale confrontée aux enjeux des cultures lettrées (in Le Goff 1978 : 307-331). Puis, en 1975, ce fut l'immense succès de *Montaillou, village occitan*, qui flattait la fibre régionaliste, mais démontrait aussi, bien que la source

DANIEL FABRE IN MEMORIAM

du livre fût un registre d'inquisition, expression même de la répression ecclésiastique, qu'il était possible de saisir la cohérence d'une culture locale à l'échelle d'un seul village médiéval (Le Roy Ladurie 1975). Parus dans *Past and Present* et les *Annales*, trois articles sur le charivari avaient aussi retenu mon attention : ceux de Natalie Zemon Davis (1971), d'Edward P. Thompson (1972), de Claude Gauvard, une historienne médiéviste, et Altan Gokalp, un anthropologue (1974). Ils furent le point de départ du colloque que j'organisai avec Jacques Le Goff au printemps 1977. Le concours de Daniel Fabre fut déterminant : il mobilisa son cercle d'ethnologues méridionaux – Claudine Favre, Xavier Ravier, Catherine Robert, Bernard Traimond, Michel Valière –, présenta avec Bernard Traimond une communication sur le charivari en Gascogne et anima avec André Burguière une séance sur les « acteurs et les victimes du charivari », avant de nous aider les années suivantes à publier les actes du colloque (Le Goff & Schmitt 1981). C'est sous le signe du charivari que fut scellée notre amitié.

J'admirai aussitôt chez Daniel le fait que son immense savoir n'était pas seulement livresque, mais procédait de ses expériences vécues dès l'enfance, dans le pays audois ou dans la montagne Noire. Qu'il s'agisse du charivari, du carnaval, de la « fête en Languedoc » ou encore des traditions orales du pays de Sault, il racontait ce qu'il avait vu, entendu, fait lui-même enfant et adolescent, bien avant de devenir ethnologue. Et il le restituait avec jubilation et l'accent chantant du terroir, qui lui faisait prononcer séparément les deux consonnes du mot « an-née » : c'était, à mon oreille, sa marque de fabrique ! Portant en lui la culture occitane, il était d'autant mieux à même d'en restituer les cohérences symboliques, sachant relier spontanément tous les fils du rituel – telle la mascarade carnavalesque de l'ours – et du conte, comme celui de *Jean de l'Ours*, objet de sa thèse. Alors que ses intérêts et ses passions étaient sans limite, c'est sur les apprentissages de l'enfance et les manières de « faire la jeunesse » que j'aimais l'entendre ou le lire, parce qu'il dévoilait à chaque fois de nouveaux pans de la société rurale traditionnelle, si proche de nous à l'entendre, et pourtant chaque jour un peu plus éloignée. Pour le second volume de *l'Histoire des jeunes en Occident*, que je publiai avec Giovanni Levi, il choisit sans le nommer « son » village de la montagne Noire pour y décrire la fête locale, les samedi, dimanche et lundi les plus proches du 25 août, fête de saint Louis, patron de la paroisse : les préparatifs de la fête, l'organisation du bal, l'approche soigneusement réglée des filles et des garçons, la surveillance des anciens et les débordements, qui n'échappaient que rarement au contrôle de la coutume. Nul autre moment de l'année, écrivait-il alors, ne manifeste comme la fête villageoise ce que signifie

« faire la jeunesse » (Fabre 1994). Il y revint moins d'un an avant sa mort dans la conférence qu'il donna sous l'égide du Campus Condorcet et qui avait pour titre : « L'invisible initiation : devenir fille et garçon dans les sociétés rurales de l'Europe » (Fabre 2015a). Nous étions le 9 février 2015, à Aubervilliers ; ce fut la dernière fois que je l'entendis parler en public, et l'auditoire était sous le charme. Évoquant le chapitre déjà cité qu'il avait écrit dans *l'Histoire des jeunes*, il confirma que ce texte était « entièrement autobiographique » et ajouta qu'il se demandait si « une partie de sa vie scientifique » n'avait pas consisté à « élucider, revisiter son expérience sociale » de l'enfance et de l'adolescence. La démonstration, ponctuée de « ça, je l'ai vu faire » ou « je l'ai fait moi aussi », ne cédait rien pourtant à la rigueur de l'analyse, quand il comparait l'apprentissage de l'âge adulte par les garçons – tourné vers l'extérieur, marqué par la triple transgression des limites entre le domestique et le sauvage, les vivants et les morts et, redoublant et surplombant les autres oppositions, le masculin et le féminin – et l'apprentissage des filles – centré au contraire sur l'interprétation des mutations de leur corps et la préparation au mariage et à la maternité, à propos de quoi il rappela le travail majeur d'Yvonne Verdier (1979), elle aussi brutalement et prématurément disparue.

Pour l'historien lecteur et auditeur de Daniel Fabre, il y avait plus à glaner encore. Dans sa contribution à *l'Histoire des jeunes*, la densité des interactions, dont rendait compte l'observation participante des rôles, des paroles, des gestes tout au long de trois jours de fête, lui inspirait pour finir une réflexion nostalgique, non seulement sur l'évanescence de cette richesse traditionnelle mise à mal par la Modernité (les modèles urbains, le désenclavement des vallées, la télévision, l'exode rural, etc.), mais sur la fragilité intrinsèque de toute documentation de nature orale. La mort soudaine de Daniel devait souligner la dimension tragique de la question qu'il posait alors, puisque, par-delà l'ethnologue, c'est un témoin qui nous a été enlevé :

« Que restera-t-il à l'historien futur pour connaître ce qui est, pendant ces trois jours, advenu ? Bien peu de chose : une ligne dans le budget communal, l'esquisse d'une affiche peut-être, une brève annonce sur le journal local et, en cas d'incident vraiment grave, un fait divers sanglant. Autant d'instantanés partiels qui révèlent bien peu la complexité de cette scène juvénile » (Fabre 1994 : 78).

Non seulement l'objet lui-même, la culture rurale traditionnelle, en est réduit par l'évolution sociale à ce que Michel de Certeau nommait la « beauté du mort », mais la nature et la rareté des documents historiques écrits limitent par avance la connaissance de la culture orale, de sa complexité et de ce qu'elle a sans doute de plus important. Je dirai plus loin comment Daniel me semble avoir cherché, par le recours à la littérature

et aux « écritures ordinaires », à surmonter l'absence ou les limites des documents écrits qui sont le pain quotidien des historiens.

Le constat des limites de la documentation historique n'entamait pas pour autant la passion de Daniel pour l'histoire. Une passion qui faisait de lui, à nos yeux d'historiens, un interlocuteur indispensable. S'il ne répugnait pas à remonter au Moyen Âge, y compris aux troubadours chers à son maître et ami René Nelli, il était surtout sensible aux formidables mutations qui avaient affecté le Languedoc depuis le XVIII^e siècle, aux effets sociaux de la conquête viticole de la plaine au XIX^e siècle, aux drames liés au grand reflux du début du XX^e siècle, aux révoltes de 1907 et, par-dessus tout, à la saignée de la Grande Guerre, dont l'écho continuait de se faire entendre dans les récits de ses informateurs. Daniel nous montrait qu'on pouvait à la fois restituer en anthropologue les logiques propres de la culture traditionnelle et les saisir dans la dynamique de l'histoire. Ainsi, je trouvais dans sa démarche un encouragement à dépasser les limites de l'histoire de la « religion populaire », telle qu'elle s'étudiait du seul point de vue de la vulgarisation des modèles dominants de l'Église. À l'école de l'ethnologie, il était possible au médiéviste de poser d'autres questions à ses sources, même si elles étaient fort lacunaires, écrites en latin et biaisées par les effets de la domination idéologique ou de la répression judiciaire : ne pouvait-on espérer repérer certains éléments, au moins des cohérences passées de la « fête » ou de la « tradition orale du conte », ces deux domaines de recherche auxquels s'était précocement identifié Daniel ?

Entre 1970 et 1980, les *exempla*, ces brefs récits massivement utilisés à partir du XIII^e siècle par les prédicateurs, qui en étayaient leurs sermons dans un but à la fois distractif et édifiant, devinrent, à l'instigation de Jacques Le Goff, le principal chantier collectif permettant d'explorer cette voie de recherche. Daniel entrevit tout de suite ce que cette énorme matière narrative pourrait apporter à l'étude historique des contes, et inversement. De nouvelles collaborations furent mises en place, qui aboutirent, quelques années plus tard, à la publication par le GARAE (Groupement audois de recherche et d'animation ethnographique), à Carcassonne, du volume collectif *Les Exempla médiévaux*, sous la direction de Jacques Berlioz et Marie Anne Polo de Beaulieu (1992). L'objectif était d'établir, au profit des ethnologues et des historiens, les concordances entre les récits-types des principaux recueils d'*exempla* et les répertoires internationaux d'Antti Aarne et Stith Thompson. Une des hypothèses de départ, souvent vérifiée, était qu'une partie de la matière des *exempla* provenait des traditions orales des laïcs auxquels s'adressaient les prédicateurs. Ces récits circulaient entre divers niveaux de culture, qui les gauchissaient chacun à leur manière, au gré de la dynamique des échanges culturels et des rapports de domination.

C'est aux dominicains Étienne de Bourbon et Jean Gobi (lequel fut prieur du couvent d'Alès), que j'empruntai la matière d'une étude de la danse des chevaux-jupons dans le diocèse d'Elne au XIII^e-XIV^e siècle, en la confrontant aux traditions pyrénéennes encore vivantes (Schmitt 2001 : 153-182), tandis que Daniel retrouvait cette même danse dans les cortèges du carnaval (Fabre 1992 : 58-59). Mon *Saint Lévrier* était issu lui aussi d'un *exemplum* d'Étienne de Bourbon, où le prédicateur, faisant office d'inquisiteur, racontait à la première personne comment il avait découvert et cru réprimer à tout jamais le culte « superstitieux » d'un chien assimilé à un saint guérisseur par les paysans des Dombes (Schmitt 1979) : ce livre fut l'occasion de discussions intenses avec Daniel, qui m'invita à venir en parler à Toulouse. Notre complicité nous conduisit également à écrire ensemble la préface de la traduction française des *Racines historiques du conte merveilleux* de Vladimir Propp (1983 [1946] : VII-XXII), un livre paru en russe en 1946 et qui faisait suite à la *Morphologie du conte* de 1928. L'usage que Propp faisait de l'histoire était aux antipodes de nos démarches respectives. Son évolutionnisme l'amenait à postuler une « origine » des contes à l'époque paléolithique, alors même que ces récits continuaient de vivre dans les sociétés paysannes contemporaines et se nourrissaient des rites, des croyances, des pratiques de chaque époque. Comme nous l'écrivions, Propp avait, des mots du titre de son livre, privilégié *racines* et oublié *historiques*. Mais il aidait à poser la question : comment les contes ou les rituels réagissent-ils à l'histoire ? Pour Daniel, il ne s'agissait pas d'observer en ethnologue, puis dans un second temps, de reconstruire le « contexte » historique pour le plaquer sur ses observations. Dans l'un de ses innombrables articles, citant en note la critique que nous avions adressée à l'« usage archétypal de l'initiation » de Vladimir Propp, Daniel se donnait au contraire pour programme d'« explorer un contexte non *autour*, mais à *partir* du conte qui *nous prête son regard* sur le monde » (Fabre 1987 : 152, mes italiques). L'expression est lumineuse : c'est *de l'intérieur* du récit (ou du rituel), à travers ses mots (ou ses gestes), qu'il convient de faire surgir le sens historique d'une tradition. C'est dans ces termes que l'histoire a toujours été chez lui nécessairement complémentaire de l'ethnologie. Dans la conférence du Campus Condorcet que j'ai déjà mentionnée, Daniel, ayant mis à plat, dans une totale synchronie, les systèmes contrastés des « initiations invisibles » des filles et des garçons dans la société traditionnelle, déclara qu'il n'allait pas s'en satisfaire, car, disait-il, « la dimension historique est fascinante ». Et de rappeler comment, depuis le XVII^e siècle et surtout depuis le XIX^e siècle, l'école s'est introduite dans les apprentissages traditionnels des enfants, sans les supplanter complètement pourtant. L'école est devenue le « lieu de la conversion » du rapport traditionnel des

garçons aux oiseaux – qu'ils dénichent, apprivoisent et imitent en sifflant – en un savoir ornithologique dispensé par l'institution scolaire et l'instituteur, lequel demande par exemple aux enfants de lui rapporter les oiseaux nuisibles. S'est maintenu ainsi, dans l'école républicaine, quelque chose de la « sauvagerie » propre aux garçons, que confirme *a contrario* l'expression « faire l'école buissonnière ». Cependant, aux garçons, et aussi désormais aux filles, l'école apporta quelque chose de nouveau : elle leur apprit à lire et à écrire. Aussi est-ce dans les livres (et depuis dans les jeux vidéo), que les enfants furent dès lors confrontés à la « sauvagerie », à l'exploration des mondes extérieurs où ils jouent à se faire peur, avec des risques réels parfois, comme jadis dans la forêt en grim pant aux arbres, ou dans le cimetière en bravant les « peurs » nocturnes. L'école est devenue à son tour le champ des « comportements transgressifs », parfois « à la limite de l'illégalisme » ; aussi ne faut-il pas s'étonner (avec les psychologues scolaires) que ces comportements concernent plus les garçons que les filles, puisque c'était déjà le cas au village par la volonté de la coutume. Et de conclure sur ce mot : « l'illégalisme a du sens » (Fabre 2015a).

Il n'y avait pas que la voix chez Daniel, il y avait aussi sa manière d'écrire, foisonnante, mais durement travaillée, et belle pour finir. Son écriture était portée, dans les derniers articles et le livre ultime, *Bataille à Lascaux*, par son intérêt profond pour la littérature et l'art, qui s'étaient au fil des années glissés au cœur de ses préoccupations. Les pages que Daniel leur a consacrées mériteraient de figurer, aux côtés des écrits de Michel Leiris, Georges Bataille, Claude Lévi-Strauss, dans une anthologie de grands textes anthropologiques qui se trouvent être aussi des chefs-d'œuvre littéraires. Décisive fut sans doute l'influence précoce de René Nelli, qui lui donna accès au souvenir de Joë Bousquet et à l'univers des Surréalistes. Ainsi Daniel n'était-il pas seulement à l'écoute de ses informateurs et du chant des oiseaux, il était aussi pétri de grands auteurs, collectionnait leurs autobiographies, trouvait dans leurs souvenirs d'enfance – de Chateaubriand à Flaubert, Stendhal, Proust, jusqu'aux *Mots* de Sartre –, la confirmation de ses hypothèses ethnologiques et la preuve que la culture paysanne traditionnelle avait imprimé sa marque bien au-delà des campagnes, jusque dans l'éducation bourgeoise des villes. Les réminiscences des écrivains prenaient ainsi valeur de témoignages ethnographiques et ce mélange des genres avait tout pour lui plaire. Non seulement l'appel à la littérature palliait les insuffisances des sources historiques habituelles, mais il permettait un accès décalé et inattendu aux objets ethnographiques : cela valait pour sa lecture fine de *Madame Bovary*, mais aussi, à l'autre extrémité du champ littéraire, pour sa familiarité avec les « écritures ordinaires » : récits d'enfance – « j'en ai lu des centaines », avouait-il (2014 : 80) –, autobiographies,

souvenirs d'apprentissage, journaux intimes des sans-grade de la littérature. En parallèle, l'intérêt de Daniel n'était pas moins grand pour l'art des marges : dessins d'enfants, peintures des fous et, pour finir, décor animalier des grottes préhistoriques, évoqué dans *Bataille à Lascaux*, qui devait être le premier d'une série d'ouvrages. À titre d'exemple de ces nouveaux chantiers, je ne citerai que l'article où il s'interroge brillamment sur « L'androgynisme fécond » (Fabre 2000) : il part de la métaphore déjà antique de l'« enfantement » de son œuvre par l'écrivain, substitut de la procréation véritable. Thème éminemment masculin, mais féminin aussi, chez George Sand ou encore Virginia Woolf qui disait que « le grand esprit est androgynisme ». Daniel articule quatre « figures » contrastées de « la transformation androgynisme de l'écrivain » : le « Duo philadelphie », formé notamment par Chateaubriand et sa sœur Lucile ; « Chère hystérie », où revient sans surprise Emma Bovary ; « Le même ou l'autre », l'homosexualité de Rimbaud et Verlaine ; « L'amour fou » hétérosexuel des Surréalistes, sublimé par le refus de l'enfant. Cette quadripartition des « figures » a constitué, pour Daniel, un puissant schème de pensée qu'il a remis en œuvre dans son tout dernier article à propos des « quatre figures de la nostalgie chantée » et des liens entre chanson, mémoire et exil (2015b).

Dans *Bataille à Lascaux. Comment l'art préhistorique apparut aux enfants* (2014), la diversité et l'immensité des curiosités ne sont pas moindres, recentrées cette fois sur la découverte de l'art pariétal au XIX^e siècle et sur l'idée que les peintures rupestres furent perçues par leurs « inventeurs » comme des « apparitions ». Ce « livre des profondeurs » – ainsi qu'il le nomma en nous le dédiant amicalement – entraîne le lecteur dans tout le réseau des galeries souterraines que Daniel comptait explorer une à une ces prochaines années : c'est un livre plein de promesses, mais où il remet aussi sur le métier les thèmes plus anciens de l'enfance et de la socialisation du jeune garçon. Car ce sont les enfants qui, à la fois, découvrent les grottes et bénéficient, dans les mêmes années et dans les mêmes régions, des apparitions de la Vierge Marie : à La Salette, Fatima, Lourdes font écho Altamira, Lascaux, Pech Merle. Et dans le sillage des enfants se précipitent semblablement les prêtres et les préhistoriens (eux-mêmes prêtres parfois, comme l'abbé Breuil). Les enfants sont des « voyants », leur regard est encore « innocent », non encore « domestiqué » : nul ne le savait mieux que Daniel Fabre, pour qui l'« initiation invisible » des garçons, leur ensauvagement transitoire dans les marges du terroir servirent de fil conducteur à une réflexion cruellement interrompue.

*École des hautes études en sciences sociales, Centre de recherches historiques,
Groupe d'anthropologie historique de l'Occident médiéval, Paris
jcsviaslas@gmail.com*

Berlioz, Jacques

& Marie Anne Polo de Baulieu, eds

1992 *Les Exempla médiévaux. Introduction à la recherche suivie des tables critiques de l'Index exemplorum de Frederic C. Tubach*. Carcassonne, Garae Hésiode (« Classiques de littérature orale »).

Davis, Natalie Zemon

1971 « The Reasons of Misrule : Youth Groups and Charivaris in Sixteenth-Century France », *Past and Present* 50 : 41-75.

Fabre, Daniel

1986 « La voie des oiseaux : sur quelques récits d'apprentissage », *L'Homme* 99 : 7-40.

1987 « Juvéniles revenants », *Études rurales* 105 (1) : 147-164.

1992 *Carnaval ou La fête à l'envers*. Paris, Gallimard (« Découvertes Gallimard. Traditions »).

1994 « "Faire la jeunesse" au village », in Giovanni Levi & Jean-Claude Schmitt, eds, *Histoire des jeunes en Occident, 2. L'époque contemporaine*. Paris, Le Seuil : 51-83 (« L'Univers historique »).

2000 « L'androgynisme fécond ou les quatre conversions de l'écrivain », *Clio* 11 : 73-118.

2014 *Bataille à Lascaux. Comment l'art préhistorique apparaît aux enfants*. Paris, L'Échoppe.

2015a « L'invisible initiation : devenir fille et garçon dans les sociétés rurales d'Europe », conférence donnée le 9 février 2015 au Campus Condorcet

[[http://www.campus-condorcet.fr/Rechercher?fulltextsearch\[swor d\]=fabre+daniel&fulltextsearch\[submit\]=ok](http://www.campus-condorcet.fr/Rechercher?fulltextsearch[swor d]=fabre+daniel&fulltextsearch[submit]=ok)].

2015b « *Que reste-t-il... ?* Quatre figures de la nostalgie chantée », *L'Homme* 215-216 : *Connaît-on la chanson* : 15-46.

Fabre, Claudine & Daniel Fabre

1978 *Récits et contes populaires du Languedoc, 3. Dans le Narbonnais*. Paris, Gallimard (« Récits et contes populaires »).

Fabre, Daniel & Jacques Lacroix

1973 *La Vie quotidienne des paysans du Languedoc au XIX^e siècle*. Paris, Hachette (« La Vie quotidienne »).

1974 *La Tradition orale du conte occitan. Les Pyrénées audoises*. Paris, Presses universitaires de France. 2 vol.

Gauvard, Claude & Altan Gokalp

1974 « Les conduites de bruit et leur signification à la fin du Moyen Âge : le charivari », *Annales ESC* 3 : 693-704.

Ginzburg, Carlo

1980 [1966] *Les Batailles nocturnes. Sorcellerie et rituels agraires en Frioul, XVI^e-XVII^e siècle*.

Trad. de l'italien par Giordana Charuty. Lagrasse, Verdier.

Le Goff, Jacques

1978 *Pour un autre Moyen Âge. Temps, travail et culture en Occident : 18 essais*. Paris, Gallimard.

Le Goff, Jacques

& Jean-Claude Schmitt, eds

1981 *Le Charivari. Actes de la table ronde organisée à Paris (25-27 avril 1977)*. Paris, École des hautes études en sciences sociales/La Haye-New York, Mouton (« Civilisations et sociétés » 67).

Le Roy Ladurie, Emmanuel

1975 *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des histoires »).

Propp, Vladimir

1983 [1946] *Les Racines historiques du conte merveilleux*. Trad. du russe par Lise Gruel-Apert.

Préface de Daniel Fabre & Jean-Claude Schmitt. Paris, Gallimard, (« Bibliothèque des sciences humaines »).

Schmitt, Jean-Claude

1979 *Le Saint Lévrier. Guinefort, guérisseur d'enfants depuis le XIII^e siècle.*
Paris, Flammarion.

2001 *Le Corps, les rites, les rêves, le temps. Essais d'anthropologie médiévale.*
Paris, Gallimard (« Bibliothèque des histoires »).

Thompson, Edward P.

1972 « "Rough Music" : le charivari anglais », *Annales ESC* 2 : 285-312.

Verdier, Yvonne

1979 *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière.*
Paris, Gallimard (« Bibliothèque des sciences humaines »).